

son temps à se représenter le moment de l'arrivée, à se demander quel serait le vêtement d'Antoinette et surtout son accueil ; si ses yeux brilleraient de colère ou de joie en le revoyant, et si le costume qu'il avait choisi uniquement parce que le récit de ses voyages lui avait plu, lui agréerait.

Plongé dans ces réflexions, le jeune homme marchait toujours, sans y songer, et se trouva fort surpris en apercevant devant lui le kiosque de bambous. Il se décida aussitôt à y entrer. En attendant qu'il pût trouver Antoinette, il serait là, délicieusement, pour songer à elle. Franchissant les marches de pierre sur lesquelles résonnaient ses larges bottes, il resta cloué au seuil par un cri de surprise, d'effroi, peut-être ?

Antoinette se trouvait là, accoudée à la fenêtre, dans cette pose charmante qui lui était habituelle. Elle détournait son visage dont la beauté recevait de la lumière argentée de la lune un éclat plus doux.

Il s'attendait si peu à cette rencontre qu'il restait immobile, interdit. Mais sa surprise fut changée en joie lorsque la jeune fille lui dit, sans la moindre apparence de mécontentement :

— Vous ici, monsieur Raucourt ! Qui a pu vous donner l'idée de vous égarer dans ce coin ?

— Ne vous rencontrant nulle part, Mademoiselle, j'ai au moins voulu jouir de notre souvenir, répondit-il d'un air suppliant. Me permettez-vous de rester un instant et d'admirer avec vous les illuminations du bon Dieu, encore plus réussies que celles de Mlle Madeleine ?

Antoinette ne répondit pas. Le jeune homme se hâtant de prendre ce silence pour un acquiescement, s'assit devant elle, ne demandant pas mieux que de se taire, pourvu qu'il pût la contempler.

Elle aussi avait choisi un costume moyen âge, mais plus jeune que celui de Christiane ; elle aurait pu passer pour la damoiselle d'atour de celle-ci. Sa robe de brocart blanc était garnie d'hermine ; ses longs cheveux, flottant librement sur ses épaules, n'étaient recouverts que d'un petit chapel de velours blanc, bordé de grosses perles. Sa collerette, ouverte en cœur, laissait à découvert la fine attache de son cou de cygne que le haut collet des corsages de ville n'avait jamais permis à Constantin d'apercevoir. Il voyait aussi pour la première fois ses bras charmants, sortant de la longue manche ouverte.

— Oh ! dit-il, joignant les mains, comme en extase ; si vous aviez seulement un voile blanc, je serais le plus heureux des hommes !

Puis il se tut, effrayé de son audace.

Elle le regardait sans rien dire, mais sans colère, car elle sentait dans son accent l'émotion d'un cœur épris. Elle lisait dans ses regards suppliants, non cette flamme de caprice qu'elle avait souvent allumée autour d'elle et dont elle s'était toujours sentie plus blessée que flattée, mais l'amour tendre et respectueux de l'honnête homme qui choisit la compagne de sa vie.

Il lui parlait, à demi-voix, lui disant comment il l'avait d'abord aimée, sans la connaître, comment chaque jour, chaque heure avait accru son amour et que cet amour ne finirait qu'avec son dernier souffle. C'était vrai ; elle le sentait et lui abandonnait sa main qu'il avait prise dans les siennes, le regardant avec ses yeux si fiers quelquefois, très doux maintenant, car elle aussi l'aimait. Ce n'était pas seulement l'odeur des pins,